

Table des matières

Résumé de la rédaction
Credits

Capitulos

1. L'épidémie invisible
2. Comment les jeunes deviennent infectés
3. Pourquoi si vulnérable ?
4. Lutter contre l'épidémie
5. Etablir un contact
6. Conséquences de l'inaction
7. VIH/SIDA:
Ce que les jeunes veulent savoir
8. Perfiles
9. La jeunesse au centre

Figures
Tableaux
Encadres
Bibliographie



Confession publique

« J'étais jeune et beau et pouvais avoir toutes les filles que je voulais. Puis j'ai commencé à être malade »

— Mark

Agé de 26 ans, Mark a contracté le VIH à 16 ans. Il passe désormais son temps à parler aux jeunes des dangers des rapports sexuels non protégés.

« Je suis devenu sexuellement actif à un très jeune âge. Pour moi, il s'agissait de prouver à mes amis que j'étais vraiment un homme en couchant avec des filles différentes. J'étais jeune et beau et je pouvais avoir toutes les filles que je voulais. Je brûlais la chandelle par les deux bouts. Je ne me servais pas de préservatif, et je ne demandais pas non plus à mes partenaires combien de partenaires elles avaient eues avant moi.

« Puis, j'ai commencé à être malade. Quand les choses se sont aggravées j'ai décidé de me rendre à l'hôpital et on m'a dit que j'avais une pneumonie et la tuberculose. Dans ma communauté, quand on a la tuberculose, les gens commencent à dire qu'on a le VIH. Pour leur prouver qu'ils avaient tort, je suis allé me faire tester pour le VIH.

« Je suis retourné à l'hôpital et on m'a fait le test. On m'a dit de revenir deux jours plus tard pour avoir les résultats. J'ai attendu trois semaines. J'avais peur de connaître les résultats. Finalement, j'ai eu assez de courage pour y retourner. Les résultats étaient positifs. La première chose que j'ai faite, c'est d'éclater en larmes.

« Pour moi, ça voulait dire qu'il ne me restait plus guère de temps à vivre. Je ne savais que faire et j'ai songé au suicide. Le docteur m'a rassuré et m'a dit que c'était seulement le début d'une nouvelle existence. Il m'a dit que rien n'allait changer sauf que je devrais prendre grand soin de moi et ne plus avoir de rapports sexuels. Dès que j'ai appris cela, j'ai su que ma vie était finie.

« Pendant longtemps, je n'ai rien dit à personne de mon VIH. J'ai fait semblant de ne pas avoir le VIH et j'ai continué à vivre comme avant, et à avoir des rapports sexuels avec des filles différentes. Chaque jour, j'étais un peu plus malheureux. Je savais que je devais accepter que j'avais le VIH et que je devais commencer une nouvelle existence. J'aurais voulu dire à mes amis, à ma copine et à ma famille que j'avais le VIH.

« Quelques mois après que avoir su que j'avais le VIH, j'ai commencé à aller à un centre de consultation. A ce moment-là, personne ne savait que j'étais séropositif, à l'exception du personnel du centre — tout au moins, c'est ce que je pensais. Je ne savais pas que mon père était allé à l'hôpital voir le docteur qui m'avait testé. Le docteur a dit à mon père que j'avais le VIH. Mon père ne m'en a pas dit mot. Il a continué à me traiter comme si de rien n'était.

« Des gens de MTV qui voulaient faire un documentaire sur les jeunes séropositifs sont venus au centre de consultation. Ils m'ont demandé si je voulais figurer dans le documentaire et j'ai dit oui. Le film a été diffusé par le télévison nationale de Zambie. Beaucoup de gens ont vu le documentaire et j'ai pensé que ce serait une façon de commencer à parler de ma situation. Or, pour beaucoup, s'exposer en public et dire qu'on est séropositif était choquant. J'ai été l'objet de beaucoup d'ostracisme. Les gens qui me connaissaient ne voulaient plus s'approcher de moi ou me serrer la main. Parfois, on allait jusqu'à me traiter de meurtrier. Ça faisait vraiment mal.

« Mais je ne regrette pas de m'être révélé en public parce que je voulais faire savoir aux autres jeunes comment j'avais attrapé l'infection. N'importe qui peut attraper le VIH et les jeunes sont ceux qui courent le plus de risques. Je vais dans les communautés, les écoles et les collèges pour dire aux jeunes comment se protéger contre l'infection. Je leur dit que, s'ils ne font pas attention, ils pourraient devenir comme moi — une autre statistique ».

Namonje Nakanyika est un journaliste de 22 ans qui travaille pour un journal pour jeunes appelé Trendsetters ; il a préparé ces profils pour Population Reports. Dans chaque interview, les noms ont été changés afin de protéger la confidentialité. Trendsetters est le périodique zambien qui a le plus grand tirage. Photo par Ketan Joshi d'une peinture murale de Durban, en Afrique du Sud, qui dépeint la lutte contre le SIDA (juillet 2000).

Profils de VIH/SIDA

Pair éducateur

« Beaucoup de jeunes savent que le VIH existe, mais ils continuent à ne pas croire qu'ils pourraient l'attraper ».

— James



Agé de 30 ans, James est depuis trois ans un pair éducateur en VIH/SIDA dans un centre de consultation ouvert aux zambiens atteints de VIH/SIDA. Il est lui-même séropositif.

« Une fille de 12 ans s'est présentée au Centre de consultation. Quand je lui ai demandé comment elle était devenue infectée par le VIH, elle m'a dit que c'était à la suite de rapports sexuels.

« Je me rends dans diverses communautés du pays pour faire connaître le VIH/SIDA aux jeunes. Nous, les pairs éducateurs, faisons toujours ressortir que le VIH ne connaît pas de frontières et qu'une personne peut devenir infectée à la suite d'un seul rapport sexuel non protégé. Or, un adolescent, garçon ou fille, s'amuse trop pour y croire. La plupart des jeunes affirment : « Ça ne peut pas m'arriver à moi. »

« Beaucoup de jeunes qui savent que le VIH existe continuent à ne pas croire qu'il puisse les atteindre. C'est pourquoi nous nous rendons dans les communautés et les écoles en compagnie de séropositifs pour montrer que nous vivons tous entourés de VIH. Les jeunes peuvent voir les conséquences quand des séropositifs très malades leur disent comment ils ont attrapé l'infection. Parfois, nous lisons la peur dans leurs yeux ».

(On trouvera d'autres interviews pages 13, 27, et 31)





Profils de VIH/SIDA

Les temps ont changé

« Je suis Africain mais, quand il s'agit de la santé de mes enfants, je mets de côté mes croyances traditionnelles, je parle de sexualité à mes enfants ». — Joseph

Joseph, âgé de 46 ans, est le père de six enfants, dont trois adolescents.

« Ce n'est pas facile pour un Africain de parler de sexualité à ses enfants. Cette question a toujours été tabou dans la tradition africaine. Or, aujourd'hui, nos adolescents reçoivent des renseignements inexacts de leurs pairs et dans des magazines et ils finissent par attraper le VIH/SIDA. Les jeunes prennent de mauvaises décisions à propos de leur sexualité parce que leurs parents ne les informent pas.

« Je suis Africain mais, quand il s'agit de la santé de mes enfants, je mets de côté mes croyances en la tradition. Je parle de sexualité à mes enfants. Beaucoup de parents ont peur de parler de sexualité à leurs enfants parce qu'ils pensent que, si leurs enfants ne sont pas encore sexuellement actifs, ils le deviendront dès qu'on leur en aura parlé.

« Je n'ai pas eu de rapports sexuels avant mon mariage, mais les temps ont changé. Les parents doivent accepter que les enfants sont déjà au courant des choses du sexe. Ils deviennent sexuellement actifs dès 12 ans. Il nous appartient de leur parler de sexualité responsable et de rapports protégés.

« Beaucoup d'adolescents ont peur de parler de sexualité à leurs parents parce qu'ils pensent que ces derniers les accuseront d'avoir des aventures. Ils vont alors voir leurs amis qui ne leur poseront pas de questions gênantes et qui s'inquiètent peu de savoir s'ils sont sexuellement actifs. Si un de mes enfants devient sexuellement actif, je le saurai parce que j'ai d'excellents rapports avec eux enfants.

« Les adolescents prennent leurs propres décisions, mais les parents peuvent avoir beaucoup d'influence. Les parents doivent oublier les traditions et commencer à parler ouvertement de sexualité à leurs enfants. C'est à nous qu'il appartient d'enseigner la morale et de montrer aux enfants comment ils doivent se comporter. Si on enseigne de bonnes valeurs morales, où que vos enfants aillent ou quelle que soit l'influence qu'ils subissent, ils feront de bons choix »

(On trouvera d'autres interviews pages 13, 18, et 31).



Profils de VIH/SIDA

Ma fille Liz

« Il m'était difficile de regarder ma fille sans pleurer. Elle avait l'air si désespérée, et je pouvais lire la tristesse sur son visage ». — Janet

« Dès sa plus tendre enfance, j'avais toujours eu des rapports étroits avec ma fille Liz. C'était ma fille unique, et je voulais qu'elle ne me cache rien et puisse me parler de tout.

« Une chose dont mon mari et moi ne voulions vraiment pas parler avec notre fille, quand elle a atteint la puberté, étaient certains problèmes de l'adolescence. Nous ne voulions pas lui parler de sexualité parce que nous avions peur de lui donner de mauvaises idées.

« Liz avait 19 ans quand nos rapports ont commencé à devenir plus ténus. Normalement, quand elle n'était pas sûre de quelque chose, elle venait s'asseoir près de moi et me posait des questions. Elle a cessé de le faire quand elle est devenue plus âgée. Il s'est créé entre nous une sorte de distance. Elle préférerait la compagnie de ses amis à la nôtre.

« Liz n'était pas mauvaise fille. Elle était intelligente et humble. Tout ce qui lui arrivait était une question d'adolescence. Trois mois après avoir reçu son diplôme secondaire, Liz nous a demandé si elle pouvait aller vivre chez des amies. Son père et moi lui avons dit que ce n'était pas possible et nous lui avons expliqué pourquoi. Bouleversée, Liz a refusé de nous parler. Quelques semaines plus tard, elle est partie vivre quand même avec ses amies. Six mois se sont passés et Liz n'était toujours pas revenue. J'étais inquiète et je me culpabilisais parce que je n'étais pas allée la chercher.

« Liz est revenue au bout d'un an et demi environ, et elle était très malade. Elle avait beaucoup maigri, avait une toux caverneuse et était pâle. Je lui ai demandé depuis combien de temps elle était malade, mais elle était trop gênée pour me regarder dans les yeux. Je me suis mise à pleurer et lui ai demandé qu'est-ce qui n'allait pas. Elle ne m'a pas répondu.

« Je l'ai amenée à l'hôpital; le docteur m'a dit qu'elle avait la tuberculose et m'a remis une ordonnance pour un médicament. Je savais que Liz avait le SIDA à cause de la façon dont le docteur m'avait parlé. J'éprouvais des difficultés à regarder ma fille sans me mettre à pleurer. Elle avait l'air tellement désespérée et on pouvait voir la tristesse sur son visage. C'était trop pour elle. Trois semaines plus tard, elle est morte. Je ne cesse maintenant de pleurer ma fille. »

(On trouvera d'autres interviews pages 13, 18, et 27).

